

Quel grand malade, ce Shakespeare !

Le Nouvel Observateur 08/11/2013

Dix-huit comédies du barde anglais réunies en Pléiade: musique, féerie et freudisme à tous les étages. Par Philippe Sollers.



Shakespeare: au fou ! (Portrait anonyme représentant le dramaturge) (Gianni Dagli Orti/AFP ImageForum/photomontage)

Merveilleuse Pléiade: à gauche, le texte anglais de Shakespeare, à droite la traduction française. Vous entendez la musique d'une oreille, vous la déchiffrez de l'autre. Vous êtes au Théâtre du Globe, sur une autre planète. Les tragédies vous empoignent, les comédies vous tournent la tête. Shakespeare est comme Dieu: il fait ce qu'il veut.

Reste le problème des traductions, même si la plupart sont excellentes. Shakespeare accumule les répétitions, les allusions, les jeux de mots sexuels, les roulements de rythmes, les travestissements, les troubles d'identité, les équivoques. Fallait-il transformer «la Mégère apprivoisée» en «le Dressage de la rebelle» ? «Mégère» est très péjoratif pour une jeune fille à marier, d'accord, mais «dressage» est trop animal.

Cette Katherina, au caractère insupportable, deviendra moins mégère que les autres, douces et sensibles, et c'est la surprise de la pièce. Nous sommes en Italie (comme souvent chez Shakespeare), et cette «chatte sauvage» est une furie. Elle contredit tout le monde, à commencer par son père. C'est l'esprit de vengeance personnifié. Elle déteste les hommes, mais en voici un qui, par intérêt, relève le défi, et se montre plus fort qu'elle pour la réduire et la séduire. Il va dire le contraire de tout ce qu'elle dit. Elle voit le soleil, il voit la lune. Elle trouve qu'il fait chaud, il répond qu'il gèle, et ainsi de suite, négation de la négation.

Inutile de préciser que cette démonstration délirante et drôle est d'une misogynie scandaleuse. Ailleurs, dans «Peines d'amour perdues», les femmes prennent leur revanche: *«Les langues des filles moqueuses sont aussi effilées que le tranchant invisible du rasoir.»* Ecoutez cette princesse: *«Il n'est de meilleur jeu que de se jouer du jeu des autres, en retournant leurs tours contre eux.»* La guerre des sexes et la comédie des erreurs ne connaissent pas de trêve.

Quand une fée rencontre un âne

Shakespeare n'est pas comique comme le sera Molière (insurpassable sur ce point), mais divinement fou. Féerie noire («Macbeth»). Féerie blanche («le Songe d'une nuit d'été»). Un homme qui tient le coup face à l'acrimonie féminine, ça ne se rencontre pas tous les jours, mais c'est encore plus impressionnant s'il s'agit de la reine des fées, Titania, elle *«dont l'été est l'empire»*. Obéron, le roi, pour se venger d'elle, lui fait administrer une drogue qui va perturber sa vue au point de la rendre éperdument amoureuse d'un homme transformé en âne, Bottom (on retrouve étrangement ce «Bottom» chez Rimbaud).

Samuel Pepys écrit bêtement, en 1662: *«C'est la pièce la plus insipide et ridicule qu'il m'a été donné de voir dans ma vie.»* Pauvre Pepys, débordé par la fantaisie des fées qui traversent les collines, les vallons, les ronces, les buissons, les parcs, les enclos, les flammes, les flots et dont les noms sont Fleur de Pois, Toile d'Araignée, Phalène, Grain de Moutarde ! Pauvre spectateur, ahuri par Puck, qui peut *«enrouler une ceinture autour de la Terre en quarante minutes»* ! Comment résister à la sublime musique de Purcell, «The Fairy Queen» ? Une reine amoureuse d'un âne ! Quel tableau ! Mais la musique est là pour *«ensorceler le sommeil»*.

Pauvre Shylock

Tout est musique chez Shakespeare, et c'est d'ailleurs la conclusion du «Marchand de Venise», pièce qui n'en finit pas d'alimenter les commentaires et les controverses. Shakespeare était-il antisémite ? Son Shylock n'est-il pas l'incarnation du culte de l'argent, cruel et buté ? Ecoutons son intervention célèbre :

Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, un corps, des sens, des désirs, des émotions ? N'est-il pas nourri par la même nourriture, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même hiver et le même été qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourrons pas ? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas ?»

En réalité, ce Shylock a été insulté sans arrêt par ces patriciens vénitiens qui sont bien obligés de recourir à lui lorsqu'ils ont des dettes. Le mélancolique Antonio a besoin de lui ? Qu'il signe donc ce billet pour trois mille ducats: Shylock, s'il n'est pas remboursé, pourra prélever sur lui *«une livre de chair blanche, à découper et à prendre dans la partie du corps qui lui plaira»*.

Freud rôde

Personne n'a osé le dire, mais il est évident que Shylock est amoureux d'Antonio (beaucoup trop), de même, toujours à Venise, qu'Othello est trop sensible au charme du vénéneux Iago. Il veut de la chair, pas de l'argent, Shylock, erreur fatale, que sa propre fille, Jessica, éprouve comme un «enfer», au point de le trahir en lui volant ses bijoux, et en s'enfuyant avec un Vénitien de charme. Shylock sera condamné, mais sa légende traverse les siècles (on le retrouve dans «Opération Shylock», le plus beau roman de Philip Roth). Son problème est simple: il est sourd, il n'entend pas la musique. Il persiste, contre toute raison, à réclamer sa livre de chair à découper sur le bel Antonio, mais, dit le tribunal, sans verser une goutte de sang, exploit impossible.

Bien entendu, Freud rôde dans les parages, car la pièce, extrêmement subtile, met en scène le thème des «trois coffrets», déjà repérable dans «le Roi Lear». Voyons ça: la belle Portia épousera le prétendant qui saura choisir le bon coffret. Le premier est d'or, et porte l'inscription «*ce que beaucoup désirent*». Le deuxième est d'argent, et ce sera «*selon son mérite*». Le troisième est de plomb, et prévient celui «*qui risque tout ce qu'il a*». Les prétendants, y compris «le roi du Maroc», sont idiots. L'un choisit l'or, l'ouvre, et découvre à l'intérieur une tête de mort. Celui qui choisit l'argent tombe sur une tête d'idiote grimaçant. Mais voici Bassanio, aimé en secret de Portia, l'homme pour lequel Antonio a demandé trois mille ducats à Shylock. Il prend le coffret de plomb, bien joué, il gagne le portrait de la belle. Moralité: l'argent n'est rien, l'amour est tout.

Philippe Sollers

William Shakespeare, *Comédies* (tome I), édition publiée sous la direction de Jean-Michel Déprats et Gisèle Venet, Gallimard, 2013

*

Version sur le site de Sollers, avec autre titre et autre iconographie, ici :
<http://www.philippesollers.net/shakespeare.html>

oOo